



**HAL**  
open science

## Questions d'art – terrae incognitae

Chloé Laplantine

► **To cite this version:**

Chloé Laplantine. Questions d'art – terrae incognitae. Irène Fenoglio; Giuseppe D'Ottavi. Emile Benveniste. Un demi siècle après Problèmes de linguistique générale, Presses de la rue d'Ulm, p. 141-151, 2019, 978-2-7288-0597-6. hal-02466354

**HAL Id: hal-02466354**

**<https://hal.science/hal-02466354>**

Submitted on 15 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Questions d'art – terrae incognitae

Chloé Laplantine  
UMR 7597 – Histoire des Théories Linguistiques

Nous tentons cette conversion du point de vue et cette ~~exploration dans ma tentative de~~ création d'un nouveau modèle, convaincu à *la fois* de sa nécessité et de son insuffisance présente : notre tentative semblera radicale. Nous sommes sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez<sup>1</sup>.

Peu nombreux sont les linguistes qui font une place à la réflexion sur le langage poétique. Pour certains même, la littérature, ou plutôt le poème, n'a pas sa place du tout dans la réflexion linguistique. Austin excluait la littérature du champ du linguiste, tout comme Platon excluait le poète de la cité. Formes mensongères, illusionnistes, parasites. Si le langage n'est conçu que du point de vue de la communication, comme une pure machinerie formelle, ou simplement comme un substitut du réel, on comprend bien pourquoi le linguiste ne sait pas quoi faire d'un poème, et pourquoi il lui est plus facile d'exclure ce qui lui échappe que de remettre en question son approche.

On pourrait penser qu'Émile Benveniste est de ceux qui se limitent au « langage ordinaire », si l'on s'arrête à cette formulation de « La forme et le sens dans le langage » (1966) : « Notre domaine sera le langage dit ordinaire, le langage commun, à l'exclusion expresse du langage poétique, qui a ses propres lois et ses propres fonctions » (*PLG*, 2, p. 216-217). Tout devrait s'arrêter là si le paragraphe ne continuait pas : « La tâche, on l'accordera, est déjà assez ample ainsi. Mais tout ce qu'on peut mettre de clarté dans l'étude du langage ordinaire profitera, directement ou non, à la compréhension du langage poétique aussi bien » (p. 217). Finalement, l'exclusion momentanée du problème du langage poétique aboutit à affirmer sa place dans la linguistique, et sa continuité par rapport au langage ordinaire.

Benveniste n'a pas attendu la fin de sa vie pour s'intéresser au langage poétique. Mais les années 60 peut-être permettaient-elles au linguiste de s'ouvrir plus explicitement et librement à des questions sortant de son domaine académique, et éventuellement de projeter l'écriture d'un article sur « la langue de Baudelaire » (en 1967). C'est cette tonalité libre que l'on entend dans ses réponses à l'entretien avec Guy Dumur pour *Le Nouvel Observateur* en 1968. Dans cet entretien, le poème est donné comme la terre inconnue du linguiste.

G.D. – Vous avez prononcé le mot de poème. Est-ce que le langage poétique est intéressant pour la linguistique ?

E.B. – Immensément. Mais ce travail est à peine commencé. On ne peut dire que l'objet de l'étude, la méthode à employer soient encore clairement définis. Il y a des tentatives intéressantes mais qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire<sup>2</sup>.

*Immensément.* Benveniste donne sa mesure de l'intérêt du langage poétique pour la linguistique ; c'est un intérêt assuré et sans bornes. Le terme est choisi et précis. Il est

---

<sup>1</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire*, édition, introduction et notes par C. Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p. 184 [14, f°1/ f°80].

<sup>2</sup> Émile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), *Problèmes de linguistique générale*, 2 (1974), p. 37.

programmatische : le langage poétique est un avenir de la linguistique. Néanmoins ce Graal apparaît encore au loin comme un objet flou et difficile à atteindre.

Benveniste lui-même, en 1968, est déjà au-delà, ayant parcouru une bonne distance en direction du poème à travers sa recherche sur la « langue de Baudelaire ». C'est certainement ce travail accompli qui lui permet de poser, de manière très saussurienne, que le *point de vue* du langage ordinaire ne permet pas d'envisager le langage poétique, qu'il constitue un obstacle.

Les propos de Benveniste en 1968, par leur précision, témoignent d'un éveil critique par rapport au travail des écrivains, aux expérimentations qui touchent au langage, et à la signification :

Vous parlez de la non-compréhension qui est la rançon de certaines créations ; il me semble que nous entrons dans une période d'expérimentation. Tout ce qui s'imprime n'est pas fait pour être lu, au sens traditionnel ; il y a de nouveaux modes de lecture, appropriés aux nouveaux modes d'écriture. Ces tentatives, ces travaux n'intéressent pour l'instant que les professionnels, les autres écrivains, jusqu'au moment où – si ce moment arrive – quelque chose de positif s'en dégagera. C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage. Il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expression non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture. C'est un problème<sup>3</sup>.

Benveniste met en lumière l'enjeu du travail des écrivains. Cet enjeu dépasse le champ strictement littéraire, tout comme l'enjeu du travail du linguiste dépasse la discussion strictement académique. La remise en question par les écrivains (et par le linguiste ?) de l'édifice confortable, « traditionnel », du sens dans le langage (le « pouvoir signifiant traditionnel du langage »), touche globalement à l'humain. La manière dont les écrivains déroutent la compréhension, les modes de lecture, les modes d'écriture, questionne directement les idées reçues « traditionnelles » sur le langage, et en premier celles du linguiste. Lorsque Benveniste demande « il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes », il rend attentif à la relation entre une grammaire et l'expérience du réel, posant un lien indissociable entre l'expérience du langage et l'expérience du monde, en prenant l'exemple d'un usage descriptif de la langue et de l'expérience réaliste du monde qui lui correspond. D'où la recherche d'« autres moyens d'expression non linguistiques », d'une « rupture ».

Précisément, dans sa recherche sur Baudelaire, Benveniste écrira que la langue de Baudelaire n'est pas descriptive, qu'elle *évoque*, et parfois qu'alternativement elle *évoque* et *décrit*.

Baudelaire ne décrit jamais, il évoque, et il y a toute la différence du monde entre décrire et évoquer.<sup>4</sup>

Mais *évoquer* les choses est une chose, les *décrire* en est une autre. La description est un discours *sur*.<sup>5</sup>

Benveniste travaille à caractériser ce que *fait* le langage (au sujet, à son vivre), et ce que fait proprement la langue de Baudelaire, sa nouveauté critique. *Evoquer*, c'est déplacer le

---

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire, op. cit.* p. 426 [20, f°3 / f°197]

<sup>5</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire, op. cit.* p. 710 [23, f°14 / f°337]

sens du langage. En lisant ces passages manuscrits, l'opposition posée entre *décrire* et *évoquer*, on peut avoir la mémoire de phrases de Mallarmé, telle *Narrer, enseigner, même décrire* ... dans *Crise de vers*, où Mallarmé fait apparaître les procès où s'engage le discours, et ce qu'ils impliquent. *Narrer, enseigner, même décrire* participent de l'« emploi élémentaire du discours », instrumental et réaliste, tandis qu'un autre rapport au langage est à découvrir, ce qu'il formule comme l'émanation de « la notion pure », « l'absente de tous bouquets » :

Narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel reportage dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains.

A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant ; si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure.

Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets<sup>6</sup>.

En 1967, Benveniste entreprend une recherche sur « la langue de Baudelaire » ; l'article devait vraisemblablement paraître dans le numéro 12 de la revue *Langages*, « Linguistique et littérature », dirigé par Roland Barthes. Le titre de ce numéro (le colloque de Cluny organisé en avril 1968 s'intitule de même) est symptomatique de l'époque et de son projet d'approche du littéraire. Il s'agit d'un rapport d'application, d'interprétant à interprété, la littérature étant l'objet de la science linguistique, non son inconnu et son avenir. C'est d'ailleurs globalement ce qu'il reste de cette époque dans l'enseignement de la linguistique dans les départements de littérature : la linguistique y a la place d'une boîte à outil, et le linguiste a le visage d'un technicien du langage.

Benveniste, dans sa recherche sur la langue de Baudelaire, semble inverser le rapport d'interprétance, la littérature ayant quelque chose à apprendre à la linguistique, et non l'inverse. La linguistique n'est pas appliquée au poème, elle est davantage mise à l'épreuve du poème. Dans un manuscrit de cette recherche, intitulé « Différences d'approche », il écrit :

#### Différences d'approche

Une approche consiste à partir ~~de la composition poétique~~ <de la pièce de> vers comme d'une donnée, de la décrire, de la démonter comme un objet. C'est l'analyse telle qu'on la trouve appliquée<sup>7</sup> aux Chats dans le bel article de Lévi-Strauss et Jakobson.

Une autre approche ~~consistera en une~~ sera d'un type tout autre. On s'efforcera d'atteindre la structure profonde de son univers poétique dans le choix révélateur des images et dans leur articulation<sup>8</sup>

Benveniste énonce une critique sévère par rapport à la démarche d'application des méthodes de la linguistique aux textes littéraires, réduits ainsi à des objets, que l'on *décrit*, que l'on démonte. La notion de « décrire » apparaît de nouveau, mais cette fois non pour parler de ce que fait le poète/le poème mais de ce que fait le linguiste ou l'ethnologue.

---

<sup>6</sup> Stéphane Mallarmé, *Crise de vers*, in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, édition de Bertrand Marchal, Gallimard, 2003, p.259.

<sup>7</sup> ~~mise en~~ > appliquée

<sup>8</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire*, op. cit. p. 186 [14, f°2 / f°81].

*Décrire*, c'est se tenir au dehors. On retrouve cette réflexion sur la pratique et le regard du chercheur dans une note-adage restée à l'état manuscrit :

*Vivre le langage*

Tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors<sup>9</sup>.

Certains linguistes du XX<sup>e</sup> siècle très logiquement se sont intéressés aux textes littéraires. Saussure, par ses recherches sur la versification, la poésie antique, ou les légendes ; Jakobson par son travail de folkloriste et sa réflexion en poétique ; Benveniste par les nombreux aspects que nous connaissons, notamment sa recherche sur la langue de Baudelaire. Leur théorie du langage s'ouvre sur une poétique, permet de penser une continuité entre le langage ordinaire et le langage poétique, de ne pas réduire le langage à la communication, de ne pas réduire le langage poétique à un genre.

Il y a une continuité entre ce que Benveniste développe à propos du langage en général et ce qu'il écrit dans sa recherche sur Baudelaire. On pourrait même dire, en observant l'avancée de sa réflexion entre les années 66 et 68, que l'exploration de la langue de Baudelaire lui permet de réévaluer sa propre approche du langage.

Parfois, les formulations se font écho, comme entre ce passage où Benveniste cherche à caractériser la manière dont le langage chez Baudelaire *re-présente*, et tel passage de l'article « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963) où il définit l'activité ordinaire de représentation du sujet dans le langage :

Cette émotion naît d'une expérience profonde, unique, du monde. Le poète ne peut se délivrer de son expérience-obsession, que chaque incident de sa vie renouvelle, qu'en l'exprimant par le moyen d'images. Il faut que son langage re-présente <le vécu>, re-produise l'émotion : l'image est le truchement nécessaire de l'émotion, et en tant qu'elle est sonorité, la langue doit retrouver les sons qui l'évoquent. Le langage du poète sera donc, à tous points de vue, un langage iconique<sup>10</sup>.

Le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage. Celui qui parle fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. Celui qui l'entend saisit d'abord le discours et à travers ce discours, l'événement reproduit »<sup>11</sup>.

Un des points de départ de Benveniste dans sa recherche sur Baudelaire est le constat suivant : on ne sait pas définir l'originalité de la langue de Baudelaire parce qu'on ne sait pas la voir. On voit avec les yeux de la théorie du langage que l'on a, et cette théorie du langage est une théorie du « langage ordinaire », non du « langage poétique ». On voit avec les yeux du *signe* quand Baudelaire renouvelle « le mode de signification du langage » :

Il faut insister, pour la bien définir, sur l'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire.

En apparence, le discours de Baudelaire est si uni, si régulier, si intelligible, si bien tenu qu'il semble dans la pure tradition classique. Ce qui déconcerte même les poètes qui le lisent aujourd'hui avec – cependant – la double conscience de la puissante originalité de Baudelaire (mais où réside-t-elle alors ?) et de toutes les novations qui sont issues de lui et qu'il a au moins rendues possibles.

---

<sup>9</sup> Note manuscrite, fonds Benveniste de la BnF, PAP. OR. 30, env. 2, f°241.

<sup>10</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 32 [6, f°4 / f°4].

<sup>11</sup> « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), *Problèmes de linguistique générale*, p.25.

Ce que Baudelaire a réalisé n'est qu'en apparence une syntaxe de discours usuel<sup>12</sup>.

Considérons maintenant le discours chez Baudelaire. Qui le lit avec la préoccupation de voir comment se caractérise ce discours chez Baudelaire doit vite renoncer. Nombreux sont les aveux des critiques : on ne sait que dire de ce discours, que rien ne distingue de tout autre. On ne voit pas comment c'est fait. Il semble que Baudelaire à ce point de vue ne se distingue pas de Hugo. Rien que de traditionnel chez lui. Même Bonnefoy fait cette constatation décevante et découragée<sup>13</sup>.

« L'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire » se cache derrière l'*apparence*. Le discours de Baudelaire semble traditionnel et semblable à tout autre.

Il serait intéressant de chercher à découvrir en quoi cette remarque de Benveniste sur l'*apparence* est liée à la problématique même de l'écriture de Baudelaire (par exemple le double, la nostalgie du passé, etc.). Il s'agit aussi de remarquer que le questionnement que pose Benveniste concerne le visible (lié à du connu et à l'apparence), l'invisible (lié à de l'inconnu), et le regard. Ainsi, il parle de « la préoccupation de voir comment se caractérise ce discours », et note « On ne voit pas comment c'est fait », ou se demande à propos de l'originalité de Baudelaire : « mais où réside-t-elle alors ? ». Le projet de définir « l'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire », d'atteindre « la structure profonde de son univers poétique », « la langue de Baudelaire », est fondamentalement un questionnement sur le voir, mêlant à des niveaux différents le voir du linguiste, celui du poète, et du lecteur. Car le poète fait voir, déplace le mode de signification, de connaissance de son lecteur. La langue de Baudelaire est subjectivante. Ainsi :

Le poète nous apprend la *vérité* et nous ~~révèle~~ dévoile la ~~vérité~~ *réalité*. La vérité sur lui et de telle manière qu'elle nous apparaisse la vérité sur nous ; la réalité masquée par la convention ou l'habitude et qui brille comme à la création<sup>14</sup>.

La *convention*, l'*habitude*, l'*apparence*, correspondent à un mode de voir, un mode de signification traditionnel ; et le poète (Baudelaire, ou un autre) renouvelle ce rapport au langage et au monde. Benveniste utilise encore la notion de « sémiologie », qu'il reprend à Saussure, notion qu'il a travaillé dans l'article « La forme et le sens dans le langage » en 1966, et bien sûr « Sémiologie de la langue » en 1968 – sa recherche sur Baudelaire se trouvant chronologiquement entre ces deux textes.

On Le poète recrée donc une sémiologie nouvelle, par des assemblages nouveaux et *libres* de mots. A son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence d'un langage qui échappe à la convention essentielle du discours. Il doit s'y ajuster, en recréer pour son compte les normes et le « sens »<sup>15</sup>.

Ainsi, Benveniste développe à de nombreuses reprises un questionnement sur la nature des unités signifiantes dans les poèmes de Baudelaire et sur leur mode de signification. Les mots dans les poèmes de Baudelaire ne sont pas des *signes*, mais des *symboles*, des *icônes*, des *images*, des *pathèmes* ; Benveniste propose des couples comme évoqué/évoquant ; éicasé/éicasant, ou encore les notions d'*iconie*, de *symphonie*, ou de *symphorie* pour définir les processus d'associations signifiantes dans le poème (il s'intéresse notamment à la rime). La langue de Baudelaire ne décrit pas, elle *évoque*, ainsi, lorsque Baudelaire écrit

---

<sup>12</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 672 [22, f°67-68/ f°319-320].

<sup>13</sup> *Id.*, p. 680 [22, f°71/ f°323].

<sup>14</sup> *Id.*, p. 58 [8, f°7 / f°17].

<sup>15</sup> *Id.*, p. 644 [22, f°53 / f°305].

« d'acheter au bazar ananas et bananes » il ne fait pas une liste de course, ce ne sont pas des termes désignatifs mais « des termes d'évocation propres à susciter une vision exotique ».

S'il n'y a pas de *signe* dans les poèmes de Baudelaire, il n'y a pas d'*objets*. Ainsi, Benveniste oppose au réalisme linguistique une pensée de la *correspondance* :

Chez Baudelaire il n'y a pas d'*objets*. Les choses n'existent pas pour elles-mêmes. Elles ne sont données que par et pour les sentiments qu'elles suscitent en l'homme c'est-à-dire encore dans leurs correspondances<sup>16</sup>.

Benveniste remarque également à de nombreuses reprises un usage spécifique du verbe « être » ; *être* chez Baudelaire, c'est toujours être autre chose (Benveniste parle d'*identification*<sup>17</sup>, distincte de la *comparaison* (« *Comme* accompagne seulement des verbes *autres que être*. Donc l'identification < s'oppose à la > comparaison »<sup>18</sup>), ou définit une « ontologie d'identité entre deux »).

Constance et variations de l'être chez Baudelaire.

[...] l'ontologie est primordiale et spécifique : ontologie d'identité entre deux. Le principe est celui-ci : chez Baudelaire l'être est ce qui conjoint la créature vivante et souffrante à la nature belle et impassible<sup>19</sup>.

Benveniste étend son examen aux termes de la comparaison (*comme*, etc.), aux images de dualité (le double, le miroir, le reflet, etc.), aux « binômes d'adjectifs », à toutes formes de duplication : « la mer, la vaste mer console nos labeurs » (*Moesta et errabunda*), « ô toi que j'eusse aimée ! ô toi qui le savais ! » (*A une passante*). Il fait encore des relevés concernant la conjonctions « et ».

Si le poète crée une sémiologie nouvelle, si c'est cette création et cette activité qui définit le *poétique* (Benveniste écrit « La ~~poésie~~ la langue poétique et plus précisément la poétique ne consiste pas à *dire*, mais à *faire* »<sup>20</sup>), indissociablement cette re-création implique un renouvellement du regard pour l'analyste : ce que Benveniste appelle une *conversion du point de vue*<sup>21</sup>.

Il est remarquable que le poème tient ici une place comparable aux langues amérindiennes, qu'il aborde dans ses enquêtes en 1952 et 1953. Le poème de Baudelaire, les langues amérindiennes font renaître le regard de l'analyste, ils impliquent une conversion du point de vue, une remise en question des catégories de l'analyse. Et c'est avec une interrogation très semblable à celle qui guide son exploration de la langue de Baudelaire qu'il aborde les langues amérindiennes : « Ma préoccupation est de savoir comment la langue "signifie" et comment elle "symbolise" »<sup>22</sup>. *Comment* elle signifie, et non ce qu'elle signifie. Aussi lointains que ces terrains apparaissent, on peut dire néanmoins que ce qui les rassemble c'est le projet d'une *culturologie*, où la langue est l'interprétant d'elle-même et de la culture. Benveniste proposait cette notion de « culturologie » en 1968 dans son entretien avec Pierre Daix, en expliquant que « ce n'est pas du tout en vertu d'une supériorité

---

<sup>16</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire op. cit.*, p. 572 [22, f°17/ f°269].

<sup>17</sup> Voir notamment : *Baudelaire, op. cit.*, p. 198, 202, 224, 228.

<sup>18</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 224 [14, f°21/ f°100].

<sup>19</sup> *Id.*, p. 388 [18, f°5 / f°178].

<sup>20</sup> *Id.*, p. 400 [18, f°11/ f°184].

<sup>21</sup> *Id.*, p. 184 [14, f°1/ f°80].

<sup>22</sup> Lettre de Émile Benveniste à Edward F. D'Arms du 20/04/1953, conservée dans les archives de la Rockefeller Foundation : RF, RG 1.2, Series 500R, Box 12, folder 113.

intrinsèque, mais simplement parce que nous sommes avec la langue au fondement de toute vie de relation »<sup>23</sup>.

Il est important de comprendre que le point de vue de Benveniste sur Baudelaire n'est pas celui d'une esthétique par exemple, et que son approche des poèmes est strictement continue à sa recherche entière sur le langage, sur les langues, sur les textes, les légendes. En cela, il se rapproche de Ferdinand de Saussure, lorsque celui-ci se confie à Meillet à propos de son intérêt pour « le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes autres comme appartenant à certain peuple ayant certaines origines », « ce côté presque ethnographique ». L'approche de Benveniste, tout comme celle de Saussure, est bien concrète, et les très nombreux textes de Benveniste sur les langues anciennes, et les langues modernes, nous le rappellent. Il approche à chaque moment la langue assumée et vécue comme expérience humaine.

Benveniste prend Baudelaire et le langage poétique au sérieux. Le *langage poétique* (qui devient une qualité du langage) se définit par son activité critique, tant éthique que politique. Et lorsqu'il propose dans ses manuscrits,

Je pourrais mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux Fleurs du mal : « Questions d'art – *terrae incognitae*<sup>24</sup>

ce n'est pas un esthétisme de sa part. C'est aussi qu'il prend sa propre recherche sur la poétique au sérieux.

Benveniste inscrit le non-savoir, l'inconnu en tête de sa recherche sur Baudelaire. C'est un inconnu qui résonne avec la critique baudelairienne de la modernité, du progrès. Sa réponse à la censure et à la mécompréhension qu'on lui impose.

La France traverse une phase de vulgarité. Paris, centre et rayonnement de bêtise universelle. Malgré Molière et Béranger, on n'aurait jamais cru que la France irait si grand train dans la voie du *progrès*. — Questions d'art, *terrae incognitae*<sup>25</sup>.

Benveniste envisage de donner à lire sa recherche sur la langue poétique sous l'angle de l'inconnu, qui fond ensemble sa propre approche (questionnante à chacun instant) et le travail même de Baudelaire, l'inconnu que son écriture produit.

Les manuscrits sur la langue de Baudelaire, bien plus peut-être que tous les autres, sont ponctués de questions qui énoncent les problèmes que posent le langage poétique à la conception traditionnelle du langage, ou qui témoignent de la difficulté du travail (comme le « mais où réside-t-elle alors ? » à propos de l'originalité de Baudelaire), et indiquent alors le risque, l'inconnu, la nouveauté de la démarche qu'il entreprend. Peut-être Benveniste a-t-il comme Baudelaire l'impression de s'opposer à une certaine forme de convention. Il juge sa démarche « radicale » plusieurs fois, mais néanmoins se reproche à lui même de se contenir : « notre tentative semblera radicale. Nous sommes sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez ».

L'inconnu fait partie de la manière de penser de Benveniste. Il avance par problèmes ou questions, c'est-à-dire en ayant conscience de son propre regard, de l'exercice d'un point de vue, n'ayant jamais une approche réaliste de l'humain. C'est ainsi que le recueil de ses articles s'intitule *Problèmes de linguistique générale*, et non par exemple *Éléments*.

---

<sup>23</sup> Émile Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (1968), *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 26.

<sup>24</sup> Émile Benveniste, *Baudelaire, op. cit.* p. 672 [22, f°67 / f°319].

<sup>25</sup> Charles Baudelaire, Projet de préface aux *Fleurs du Mal*, rédigé en 1860.



En fait, pour Benveniste, l'inconnu est le langage même, il est dans *je, tu*. C'est l'altérité constitutive de tout discours. Si, chez Benveniste, ne pas répéter le connu est un principe méthodologique, c'est d'abord un principe anthropologique.